



Colloque du 2 février 2008 organisé par New Humanity et Fidesco

## DU MICROCREDIT A L'ECONOMIE DE COMMUNION

*Des valeurs pour l'économie*

# Un monde sans pauvres ? Pauvreté et réciprocité dans la perspective de l'Economie de communion

par Luigino Bruni

Professeur d'Economie Politique à l'Université de Milan (Bicocca) et  
coordinateur central du projet Economie de Communion

Il m'appartient et il t'appartient que dans nos domaines  
d'action respectifs ces choses et de semblables adviennent  
ou non. Faisons en sorte que cela advienne ! (C. Dickens,  
*Hard Times*).

### Un préambule

Je pars d'une question : quel est le passage le plus délicat dans un processus d'aide à des sujets qui se trouvent dans un état de privation de droit, de liberté ou de bien (autrement dit de "pauvres")<sup>1</sup>? L'Economie de Communion, en effet, a comme premier but celui de montrer une communauté dans laquelle "il n'y a pas d'indigent". Pour cette raison, la question de l'aide à qui se trouve démunie, est fondamentale pour l'Economie de Communion.

Mais avant de répondre, il me semble important de faire un préambule général à l'ensemble de notre discours sur le "monde sans pauvres".

Il y a des mots qui expriment immanquablement un mal absolu : le mensonge, le délit, le racisme. En revanche, la pauvreté n'en fait pas partie. Nous devons en effet faire très attention quand nous parlons de pauvreté. Il y a pauvreté et pauvreté. Toutes les pauvretés ne sont pas inhumaines : la pauvreté est une plaie mais aussi une béatitude si elle est choisie par amour des autres. L'éventail sémantique du mot pauvreté va de la tragédie pour qui subit la pauvreté (à cause des autres et des événements), à la béatitude pour qui choisit librement la pauvreté, se faisant pauvre et sobre pour en libérer d'autres de diverses formes de pauvreté qu'ils n'ont pas choisie.<sup>2</sup>

L'économiste iranien Majid Rahnema, par exemple, en cite cinq formes : «La pauvreté choisie par ma mère et par mon grand père sufi, à la manière des grands pauvres du mysticisme persan;

---

<sup>1</sup> Une deuxième question de fond préliminaire, lorsqu'on parle de pauvreté, est la suivante : *pauvreté de quoi ?* Sur la base de la théorie de A. Sen, nous devrions dire que la misère (ou pauvreté "négative") est liée à l'absence de capacité (*capabilities*), à son tour expression du manque de droits, de liberté, de moyens.

<sup>2</sup> Ce sont ces pauvretés, celle de François d'Assise ou de Gandhi, qui ne peuvent pas être déracinées de la terre, qui ne peuvent pas devenir seulement histoire (pour citer quelques expressions des programmes de l'ONU), parce que si cela arrivait par malchance, l'humanité en sortirait terriblement appauvrie (à présent l'adjectif est approprié). Je suis convaincu qu'il n'y a pas de bonheur sans une certaine forme de pauvreté (comprise comme libération de soi-même, des biens, du pouvoir...) librement choisie.

celle de certains pauvres du quartier où j'ai passé les 12 premières années de ma vie; la pauvreté des femmes et des hommes dans un monde en voie de modernisation, avec un revenu insuffisant pour suivre la course aux besoins créés par la société; la pauvreté liée aux insupportables privations subies par une multitude d'êtres humains réduits à des formes de misère humiliante; celle, enfin, représentée par la misère morale des classes propriétaires et de certains milieux sociaux que j'ai rencontré au cours de ma carrière professionnelle» (2005, p. x). Par conséquent, même si dans mon intervention je parlerai de pauvreté sans précision particulière, il faudra toujours garder présent à l'esprit la richesse et la complexité de ce terme.

## 2. L'art difficile du don et de la communion

Imaginons que dans l'aide aux indigents ou aux « pauvres », dans la « chaîne de communion », il y ait trois étapes principales :

- 1) Les entreprises (ou citoyens privés) qui produisent des richesses et partagent des bénéfices;
- 2) dans un second temps, la redistribution de la richesse produite ou reçue vers des projets de développement ;
- 3) et enfin, le passage final quand la richesse produite et redistribuée parvient aux destinataires des aides.

Quel est l'anneau le plus faible de cette chaîne ?

Il est toujours plus évident aujourd'hui que l'anneau le plus fragile est le troisième – même si les non experts ou les médias pensent souvent que le passage vraiment difficile est le premier (produire et réunir l'argent), ou le deuxième (redistribuer)<sup>3</sup>. Après plusieurs décennies d'aide au développement, nous nous rendons compte que la phase vraiment difficile, lorsque nous voulons aider une personne ou un groupe de personnes qui se trouvent en situation de précarité, consiste à parvenir à susciter la réciprocité. Si les personnes aidées ne se mettent pas en mouvement, grâce à l'aide reçue, toute aide extérieure, au mieux, est inutile, et au pire, est préjudiciable, en ce qu'elle entraîne dépendance, corruption et abus de pouvoir. C'est principalement au regard de ce défi que l'Économie de Communion (ÉdeC) peut apporter au débat actuel une contribution d'une certaine importance. .

## 3. Réciprocité et pauvreté

Au moyen âge, les Franciscains disaient, lorsque qu'ils créèrent les premières banques populaires modernes appelées (les monts de piété) : Tant qu'il y a un pauvre dans la ville, toute la ville est malade : Prendre soin du pauvre signifie donc prendre soin de la ville tout entière. Si nous sommes un corps social, nous ne pouvons pas être heureux sans les autres, nous ne pouvons pas être dans le bonheur si nous sommes entourés de malheureux.

Comment l'EdeC traite la pauvreté ? Bien avant la distribution d'argent, la première attention consiste à partager la vie, avec la communion et la réciprocité. C'est la relation de fraternité qui guérit les situations de misère. Les personnes que le projet d'économie de communion rejoint, ne sont pas des personnes anonymes avec des besoins d'ordre général, mais des personnes vivant à l'intérieur d'une communauté où l'on expérimente déjà une communion de vie.

---

<sup>3</sup> Il est, en effet, habituel d'entendre dire dans les médias, qu'au fond il serait simple de résoudre la misère et la faim dans le monde : il suffirait d'enlever à qui a trop et de le donner à qui n'a pas assez. Il y a assurément dans cette affirmation une intuition exacte mais il est encore plus vrai que cette solution hypothétique est insuffisante.

Posons-nous maintenant une question : la réciprocité ou la communion<sup>4</sup> permettent-elles de traiter la pauvreté de façon efficace ? Est-ce une méthode valable pour imaginer un jour un monde sans indigents (ou avec un nombre le plus faible possible) ?

Avant tout un chiffre. Durant ces dernières années, les pauvres aidés par le projet ÉdeC sont passés de 12 000 familles, à la fin des années 90, à 3 877 selon les dernières statistiques.

De quoi dépend cette évolution positive ?

Pour tenter d'y répondre, j'ouvre ici brièvement une parenthèse sur ce qu'on appelle communément « Le dilemme du samaritain »<sup>5</sup>

Dans les années 70, le célèbre économiste américain James Buchanan écrivit un article qui est vite devenu un classique au titre évocateur : « Le dilemme du Samaritain ». Le thème était l'aide aux personnes défavorisées. Le dilemme auquel le samaritain est confronté, est l'alternative entre venir ou non en aide à un pauvre. Pourquoi est-on devant un tel dilemme ?

Si en effet le samaritain prévoit que grâce à son aide (par exemple, par le don d'une aumône) le pauvre sera moins actif et augmentera son attitude opportuniste et sa dépendance, le samaritain est véritablement « bon » s'il ne fait rien, car toute intervention directe empirerait la situation de la personne aidée.

En partant donc de cette hypothèse, le moyen le plus efficace d'aider un pauvre est de ne rien faire, dans une mutuelle indifférence, dans la mesure où toute intervention directe, suscitée peut-être par des coups de coeur, produirait des effets sociaux pervers.<sup>6</sup>

Que pouvons-nous dire à cet égard ?

En premier lieu, nous pouvons retirer de ce dilemme un aspect intéressant aussi d'un point de vue moral. Il nous pousse en effet à nous poser une question fondamentale lorsque nous avons à traiter à des problèmes en lien avec la précarité : quels sont les effets de mon action sur le bien être ou sur le bonheur de l'autre de celui qui est l'objet de mon attention ? De fait, les bonnes intentions de celui qui donne ne suffisent pas, il faut aussi regarder les résultats en terme de développement effectif de la personne aidée. En revanche, on comprend immédiatement que l'indifférence mutuelle ne peut pas être une solution définitive aux différentes formes de pauvreté. On peut et on doit faire davantage.

#### 4. Réciprocité et communion

Pour comprendre la proposition spécifique de l'économie de communion, on peut faire appel à certaines expérimentations récentes menées par certains chercheurs qui travaillent sur ce thème. Ces expérimentations se partagent en 2 phases :

Dans la première, le même schéma relationnel du dilemme du samaritain est reproposé ; dans la deuxième, on introduisait une variante qui, dans notre discours sur l'ÉdeC, revêt une importance particulière. La variante est la suivante : dans la première phase, celui qui donne n'a pas d'alternative, il peut seulement donner, sans place à l'intention (et l'autre en a connaissance).

---

<sup>4</sup> Dans ce cas, j'emploie les mots "réciprocité et communion" comme synonymes, conscient que la superposition des deux concepts est réductrice.

<sup>5</sup> Les idées brièvement présentées ici sont développées dans L. Bruni, *La ferita dell'altro (la blessure de l'autre)*, Il Margine, Trento (2007), où l'on trouve aussi les références aux autres articles cités.

<sup>6</sup> Selon cette vision, qu'une certaine analyse libérale s'est appropriée, on aide au contraire le pauvre *indirectement* par la philanthropie ou par l'Etat Social, car l'intérêt direct et personnel envers l'autre produit *involontairement* des effets négatifs sur le bien commun, au détriment des intentions louables et de la joie que peut éprouver le donateur.

Dans la deuxième phase de l'expérimentation, au contraire, les personnes peuvent également ne pas donner et celui qui reçoit le sait.

Dans la deuxième expérience, l'argent donné intègre donc un signal relationnel : « je te fais confiance, au risque de ma personne ».

### **Que disent les chiffres ?**

Dans la première expérience (qui est le fameux dilemme du samaritain), la réponse de réciprocité du destinataire est de 33%.

Dans le deuxième cas, la réponse représente 65% : pratiquement le double.

Ces expériences, avec leurs limites évidentes, confirment néanmoins quelque chose d'important pour le thème de la réciprocité et de la pauvreté, telles que ces valeurs sont vécues dans l'ÉdeC (et aussi ailleurs). Ces expérimentations confirment en effet que dans les rapports humains le signal apporté à l'autre par mon comportement compte beaucoup. Si je fais le pari d'un rapport de communion authentique, et si je risque d'être « heurté » dans mon relation avec toi, ce risque que je prends gratuitement augmente aussi la réciprocité qui vient de toi. La confiance qui coûte et qui entraîne des risques pousse celui qui la reçoit à se comporter dignement, réduit considérablement l'opportunisme et contribue à un développement fraternel.

Recevoir une vraie confiance nous change et nous rend capable de répondre.

Je suis convaincu que le secret de l'ÉdeC, mais aussi d'expériences comme celles du commerce équitable et solidaire (fair trade), de la Grameen bank de Muhammad Yunus et de beaucoup d'autres que je pourrais citer, réside justement dans la proximité fraternelle et risquée. En outre, l'échec de nombreuses initiatives de développement s'explique souvent par le fait qu'elles sont perçues comme des institutions distantes qui n'entrent pas en relation de fraternité avec qui reçoit l'aide et ne suscitent donc pas la réciprocité.

Nous savons que dans les expériences de micro crédit réussies, la proximité et le partage de la vie des personnes qui reçoivent des prêts sont une composante fondamentale pour faire en sorte qu'un contrat de prêt devienne un moyen de libération pour associer commerce et l'amitié. La banque n'est pas un médiateur extérieur et neutre, mais un partenaire dans un processus de développement, qui prend lui aussi le risque de se compromettre auprès des personnes aidées. J'ai pu moi-même le constater dans des projets au Tamil Nadu en Inde, ainsi que dans l'action de la Banque Kabajan aux Philippines.

Dans l'ÉdeC par exemple, celui qui aide un pauvre est quelqu'un qui fait partie de la même communauté, dont on connaît les motivations, quelqu'un qui s'engage pour aider l'autre dans un rapport de fraternité. Et l'autre, en voyant que celui qui cherche à l'aider à se sortir de sa situation, s'engage en première personne, répond davantage. L'opportunisme ne peut pas être éradiqué et il n'existe pas de recettes miracles, mais les 16 années d'expériences dans ce projet, ainsi que les 20 000 familles qui, grâce à l'ÉdeC, sont sorties d'une situation d'indigence, disent par les faits que la fraternité est un chemin valable pour le développement.

A cet égard, l'expérience d'une femme, responsable d'une entreprise agricole de Douala (Cameroun) est significative : "un de mes salariés avait commis une grosse erreur : j'avais constaté la disparition d'une grande quantité d'œufs et parfois, il abandonnait l'exploitation pour aller s'amuser. J'avais un bon prétexte pour le licencier...Mais j'étais encore incertaine quant à la décision. Je luttais avec ma conscience...Un soir, il y avait besoin que quelqu'un reste à l'exploitation. Tandis que je me demandais comment faire, le jeune se propose de rester seul pour la nuit....J'ai décidé de lui faire encore confiance et de le garder...en regardant plus ses qualités que ses défauts et en l'aimant davantage afin qu'il progresse. Je peux constater aujourd'hui les résultats. Non seulement ce jeune ne vole plus, mais lorsqu'il y a une petite difficulté à l'exploitation, il prend des initiatives avant même que je n'intervienne.

## 5. Réciprocité généralisée

Pour explorer d'avantage la réciprocité qui se vit dans l'ÉdeC, nous partons de 2 passages de 2 lettres de personnes aidées, ou l'on voit clairement émerger l'expérience typique de réciprocité qui se vit dans l'ÉdeC :

« En attendant notre troisième enfant notre situation familiale devenait très difficile, mais grâce à l'aide reçue nous avons pu acheter un four pour faire le pain. Tout d'abord pour nous, puis nous avons commencé à vendre du pain et des gâteaux pour augmenter nos recettes. Maintenant, au besoin, nous pouvons même distribuer le pain aux personnes nécessiteuses dans notre quartier » (Argentine).

« Je suis la cadette de 6 enfants et mes parents n'ayant pas de travail fixe n'arrivaient pas à subvenir à nos besoins d'études mon frère et moi. Alors ils m'ont demandé de les suspendre pour soutenir les études de mon frère. J'ai accepté douloureusement, mais plus tard j'ai reçu l'aide nécessaire pour compléter les études. Dès que j'aurai trouvé un emploi, je rembourserais tout afin que cela puisse servir à ceux qui en ont besoin » (Philippines).

Ce sont des expériences de personnes « assistées », mais de vraies expériences de réciprocité et de développement intégral.

Celles-ci et d'autres expériences concrètes nous donnent une autre dimension de la réciprocité typique de notre projet. La forme la plus importante de réciprocité lorsque Dieu ? (di ?) souhaite activer une expérience authentique de communion et de développement humain au sein d'une communauté n'est pas principalement celle qu'on appelle directe du type :

$A \Rightarrow B$

$A \Leftarrow B$

C'est plutôt la réciprocité indirecte ou généralisée qui est déterminante, si l'on veut qu'advienne la fraternité. Par cette expression, je veux dire que la réponse de celui qui est aidé (B) peut également ne pas être adressée à celui qui le premier, a mis en oeuvre l'initiative de la réciprocité (A), mais à une autre personne (C). En d'autres mots, A qui aide B fait une expérience de véritable réciprocité, non seulement si B exprime une réponse à son égard, mais aussi si B se tourne vers C.

$A \Rightarrow B \Rightarrow C$

C'est cette caractéristique-là qui fait de la communion quelque chose de substantiellement différent d'une "rencontre d'intérêts" ou d'un simple contrat. La dynamique de ces relations est typique du champ de l'ÉdeC, où la structure de réciprocité se définit normalement par une triade, qui distingue une entreprise de l'économie de communion d'un club ou d'une association. Le travailleur, par exemple, qui donne son énergie et ses talents à l'entreprise, peut expérimenter la réciprocité - communion même si le propriétaire de l'entreprise donne les bénéfices à un sujet tiers (ceux qu'on appelle "les pauvres") et qu'il n'augmente peut-être pas son salaire; ou bien le propriétaire, qui investit des fonds et des ressources pour former un collaborateur, pourra-t-il faire une expérience de réciprocité même si le collaborateur quitte l'entreprise pour aller travailler dans une ONG ou pour devenir missionnaire; nous pensons encore à la réciprocité que l'on vit avec ceux qui sont démunis: la réponse du "pauvre" n'est pas nécessairement dirigée envers l'entreprise qui partage les bénéfices; il peut en être ainsi, mais ce n'est pas obligatoire, ni d'ailleurs normal. L'entreprise sent l'exigence de vivre la réciprocité - communion avec ceux qui sont dans le besoin, car elle sait que les ressources économiques qui leur sont données deviendront ensuite des occasions pour d'autres gestes de don, envers d'autres membres de cette communauté, lesquelles deviennent à leur tour des acteurs du développement d'autres personnes.

Ce type de réciprocité est typique de l'Agape, une forme d'amour qui va au-delà de la réciprocité provenant de l'amitié (philia), car elle n'a pas besoin d'un retour direct de la part de

l'autre et c'est précisément pour cette raison que c'est une dimension fondamentale pour construire des communautés fraternelles et ouvertes.

## 6. Le défi de la communion

Le grand paradoxe du monde contemporain, et aussi le jugement moral que l'on peut porter sur lui, résulte du paradoxe entre une partie du monde qui meurt de faim mais qui fait souvent l'expérience de relations authentiques au sein d'une communauté, et l'autre partie de la planète, qui croule sous les biens de consommation, mais qui meurt de solitude et de perte de sens. Saurons-nous être capables de nous rencontrer, dans une nouvelle communion des biens au niveau mondial, où tous donnent quelque chose de différent et tous reçoivent? C'est cela, me semble-t-il, "la première aide au développement", une aide qui doit cependant s'ouvrir vers des directions différentes: l'Afrique, l'Amérique latine, l'Inde, peuvent nous enrichir de communautés et de relations humaines authentiques encore vivantes dans ces pays, et les pays du Nord peuvent partager leurs biens et leur technologie. mais il faut découvrir le trésor que possèdent les cultures plus dépourvues de marchandises.

Telle est l'expérience que, grâce à l'ÉdeC, j'ai pu faire des dizaines de fois au cours de ces années, lorsqu'en revenant des pays les plus "pauvres", je ramenaient une grande nostalgie d'humanité, de rapports communautaires. Si nous ne parvenons pas à voir les richesses cachées dans les cultures et les personnes que nous désirons aider, toute aide "humanitaire", quelle qu'elle soit, ne peut, à la longue, qu'être paternaliste et impérialiste, car le développement humain global est nécessairement une expérience de réciprocité, où personne ne doit se sentir seulement "objet" de l'aide d'autrui.

Je crois que là est l'essentiel du message que l'ÉdeC peut apporter aujourd'hui au thème du développement et de la pauvreté: on ne peut sortir du piège de l'indigence avec l'argent, aussi abondant soit-il, ni avec la redistribution des richesses ou la construction des biens publics (écoles, routes, puits, etc...), ni par l'accroissement des relations commerciales entre le Nord et le Sud. Bien sûr, tout cela est nécessaire, mais ce n'est pas suffisant. Le monde verra fleurir la fraternité et la communion lorsque nous serons capables de construire des relations humaines authentiques et profondes entre des personnes différentes mais égales, toutes différentes et toutes égales; quand nous dépasserons les catégories elles-mêmes de "peuples pauvres" et de "peuples riches", et que nous saurons découvrir - grâce aussi à des expériences vécues comme celles de l'ÉdeC - que personne au monde n'est pauvre au point de ne pas être un don pour moi, en voyant et en découvrant que les pauvretés des autres recèlent aussi des richesses, des valeurs, qui nous font expérimenter que l'autre est nécessaire à notre bonheur.

Notre expérience de toutes ces années nous dit que c'est seulement lorsqu'une personne en difficulté se sent aimée et estimée, traitée avec dignité parce que reconnue par sa valeur, qu'elle peut trouver en elle la volonté de sortir du piège de la précarité et de se remettre en chemin. Et c'est seulement après ce premier acte de liberté humaine - que toute personne doit faire - que pourront alors arriver les aides, les fonds, le contrat, la relation commerciale, qui sont comme des éléments secondaires, des instruments qui contribuent au développement global de la personne.

L'ÉdeC aide le pauvre à se sentir riche et estimé pour ce qu'il représente déjà comme personne: voilà pourquoi elle constitue aujourd'hui un exemple d'aide fraternelle au développement, de lutte contre la misère à travers la réciprocité.